

Études d'histoire religieuse



François Laplanche, dir., *Anamnèsis*, tome XIV de l'*Histoire du christianisme*, Desclée, 2001, 750 p., 124 \$

Jean Roy

Volume 70, 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1006688ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1006688ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)

1920-6267 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, J. (2004). Review of [François Laplanche, dir., *Anamnèsis*, tome XIV de l'*Histoire du christianisme*, Desclée, 2001, 750 p., 124 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 70, 136–140. <https://doi.org/10.7202/1006688ar>

François Laplanche, dir., *Anamnèsis*, tome XIV de l'*Histoire du christianisme*, Desclée, 2001, 750 p., 124 \$.

Ce volume est le dernier de la riche synthèse dont les premiers résultats furent publiés en 1990. Il se présente comme un ouvrage issu d'apports variés qui répondent à trois objectifs distincts : une réflexion sur l'*Histoire du Christianisme*, l'inscription de Jésus de Nazareth dans son univers social et un index des treize volumes. Autant de parties qui divisent le livre, mais dont seule la première retiendra ici l'attention. De plus, quoique brièvement, je commenterai la synthèse de l'histoire religieuse canadienne contenue dans quatre tomes de la série.

Les directeurs de la collection ont accordé à ce 14^e tome le titre que porte la longue réflexion d'Émile Poulat, « Anamnèse », mot grec (*Anamnèsis*), qui dit « à la fois la synthèse et l'élévation des informations proposées par les cent trente historiens signataires des treize tomes » (5). Il a été demandé à onze spécialistes des sciences humaines et sociales de jeter un éclairage pluridisciplinaire sur les 2000 ans de christianisme exposés dans cette somme historiographique. Ils sont historiens, sociologues et philosophes. L'art, le droit et les sciences de la religion sont leurs domaines. Un premier bilan de Claude Langlois ouvre la série des contributions en revisitant le « Manifeste » de Charles Pietri, reproduit ici¹. Il rappelle les ambitieux objectifs du projet et, non sans en dire la prouesse, en montre les limites. Un second bilan, un constat d'une histoire inachevée de la part d'Émile Poulat, clôt cette partie. Entre ces deux analyses, neuf contributions parcourent les vingt siècles d'histoire, selon un point de vue ou un thème de chacun des auteurs. Sans en chercher à épuiser la richesse, en voici quelques signes.

Le christianisme et la pluralité des cultures

« Le peuple de Dieu ne vit pas séparé sur une terre promise aseptisée ; il chemine dans l'histoire des hommes », écrit Giuseppe Alberigo (203). Les mots introduisent bien son approche de l'histoire à travers celle du couple unité du christianisme et pluralité des cultures. Convenons que l'auteur embrasse large de telle sorte que « les grandes étapes de l'éloignement et du rapprochement » qu'il cerne et qu'il interprète sont nécessairement reprises par d'autres collaborateurs. Font partie de cette histoire de l'éloignement, les débats théologiques, les hérésies et les schismes qui ont marqué le christianisme. C'est, par exemple, la crise du donatisme dont parle Nicole Lemaître dans « Les choix théologiques et l'histoire ». C'est alors que prit naissance

¹ Jean-Marie Mayeur, Charles (décédé) et Luce Pietri, André Vauchez, et Marc Venard étaient les directeurs de la collection. Le chiffre mis entre parenthèses renvoie à la page du tome qui fait l'objet du compte rendu.

l'axiome « Hors de l'Église point de salut » qui, selon Michel Meslin dans « Le christianisme et les religions », ne s'adressait alors qu'aux chrétiens défaillants, ici les donatistes (128). Nicole Lemaître dénote cependant un raidissement de la part de l'Église qui deviendra davantage exclusiviste à l'époque de la paix constantinienne. C'est encore à l'opposition des cultures qu'est due la création des Églises d'Orient et d'Occident : c'est le schisme de 1054. L'exclusivisme n'allait pas s'affaiblir dans le cours des siècles suivants car, suivant Thomas d'Aquin, la diversité était une menace pour la foi (212). Le mal à extirper était « l'Autre » identifié à l'hérétique, à l'infidèle, au juif. La *Reconquista*, véritable nettoyage ethnique moderne, traduit « la culture de l'adversaire » (213).

S'enclencha ensuite la *Conquista*, fruit d'une nouvelle représentation du monde, écrit Philippe Lécivain dans « Christianisme et cultures à la croisée de l'histoire et de la théologie » (184). Or, au XVI^e siècle, l'État national est également évangéliste. Avec sa domination en Amérique, il impose son savoir et son pouvoir. Il entend agir avec liberté dans l'établissement de la religion (187). Les colonisateurs entrent en contact avec des populations à propos desquelles on se demande si elles appartiennent à l'humanité. Cette grave question déclencha des controverses religieuses dont les résultats conduisirent à des rencontres qui provoquèrent des attitudes variées : refus de l'esclavage et du travail forcé, créolisation, atteinte du sujet libre, et des approches diverses : lutte contre l'idolâtrie, syncrétisme. Il lui apparaît que l'attitude vis-à-vis « l'Autre » ne se modifia pas avant la seconde moitié du XIX^e siècle (133), période de colonisation intensive qui va entraîner un lent changement de perspective, beaucoup grâce aux enquêtes ethnographiques. Inclusiviste, le christianisme reconnaîtra de la sorte une valeur aux cultures (193).

Simultanément la déchristianisation continuait de faire son œuvre. D'après Marc Venard, elle commença à l'époque même de la christianisation du XVI^e siècle, justifiant ainsi le titre « Christianisation, déchristianisation » dont il coiffe son article. Mais qu'en était-il du sentiment religieux à la fin du Moyen Âge ? Rappelons que cette période a dramatiquement accentué la conséquence du péché originel en développant un fort sentiment de culpabilité. L'angoisse trouva à s'exprimer dans les textes ainsi que dans l'iconographie. Celle-ci a certes montré Dieu, féroce. Le *Pressoir mystique*, un tableau saisissant où Dieu le Père tourne la vis et écrase le corps de son fils, en donne le sens. Décide-t-il de s'interroger François Boespflug qui esquisse ici « une histoire iconique du Dieu chrétien ». Or, pour lui, ces représentations furent moins nombreuses que celle d'un Dieu compatissant comme le montre *La compassion du Père* dont les premières images datent du début du XV^e siècle. Dès lors se trouve soulevé avec beaucoup d'intérêt « l'écart entre la culture-des-textes et la culture-des-images » (112). Il reprend ainsi,

pour la nuancer, la thèse de Jean Delumeau sur la pastorale de la peur, ce qui n'est pas un mince apport.

La réponse à cette angoisse emprunta des chemins séparés : la Réformation ou Réforme protestante et la Réforme catholique ou Contre-Réforme. Pour Venard, la Réforme catholique proposait un idéal de sainteté, un idéal trop élevé, inaccessible, bientôt marqué par le refus de la part d'une élite qui, dès la fin du XVII^e siècle, donnait les signes d'une déchristianisation qui traçait sa voie. Elle s'est élargie à la lumière des nouvelles valeurs du XVIII^e siècle. Elle s'est affirmée, tôt au XIX^e siècle, si bien qu'on éprouva la nécessité de reprendre les missions, véritable emprunt au XVII^e siècle. Il reste que le renouveau – ou renaissance – ne manqua pas de remporter des succès en Europe. Ils sont dus à « l'autorité spirituelle et centralisatrice de Rome qui se développe à mesure que s'effondre son pouvoir temporel » (161).

Deux bilans

« Faire l'histoire du christianisme » est, selon Claude Langlois, faire celle des peuples et des cultures, celle des croyances également. Alors, comment les chrétiens d'hier vivaient-ils leur foi ? Claude Langlois se montre satisfait des réponses acquises grâce à une historiographie renouvelée et à l'érudition. Il donne deux exemples : les bases populaires des débats théologiques des premiers siècles et l'assise savante des juges qui, au XVI^e siècle et au début du siècle suivant, traquaient les délits imputés au diable. *L'Histoire du christianisme* n'est pas moins celle des hommes, des individus, de leur foi et de la société complexe dans laquelle ils vivaient. Tel Luther qui, Bible ouverte devant lui, rejette la Tradition et l'Église qui la défend. Colloques et controverses ont suivi, sans rapprocher les confessions. La rupture, fait considérable et jugée inévitable, provoqua la réplique des pères conciliaires, à Trente. Le rôle de l'historien, dit Langlois, est d'examiner l'œuvre doctrinale du concile. Il la met en perspective et l'explique. Il restitue ainsi la pensée et les œuvres des « intermédiaires privilégiés » : clercs et laïcs. Il fait ainsi son métier.

Émile Poulat ne tait pas, non plus, son contentement devant les résultats de la synthèse. Faisant lui aussi appel à Michel de Certeau, il se montre également d'accord avec Langlois pour dire que « la pratique de l'histoire ne peut s'opérer dans une totale neutralisation de l'écriture » (18, 260). Elle ne s'écrit pas sans passion. Il ne remet pas en question le savoir construit. Il s'interroge plutôt sur la « sécularisation » de l'exercice du métier d'historien. « L'enjeu, pour les historiens du christianisme, dit-il, est de se trouver disqualifiés au nom d'une compréhension croyante de l'Église qui leur manque ou qu'ils suspendent par souci de méthode et esprit de corps » (268). La Révélation a

marqué l'expérience humaine et les hommes ont désiré apporter des réponses à leurs questions du salut. Mais qu'en savons-nous, demande-t-il ? L'histoire du christianisme est bien une histoire inachevée, une « histoire cachée », ni histoire révélée ni histoire critique, mais un troisième type d'histoire (274) qui offre encore de nombreux défis à la connaissance.

Des défis pour l'historiographie religieuse canadienne et québécoise

L'histoire du christianisme québécois se fonde naturellement dans les grandes lignes du christianisme occidental depuis le XVII^e siècle : la colonisation de l'État-nation, l'évangélisation des peuples autochtones, l'implantation des institutions de la Contre-Réforme, les conflits politiques et le sort d'un peuple conquis, les missions du XIX^e siècle, le prosélytisme protestant, la romanisation de l'Église canadienne, la féminisation du catholicisme, les mouvements de l'Action catholique, pour ne citer que ces faits. Ils se trouvent tous, avec d'autres, dans les tomes IX, X, XI et XII de la collection. Mais rien dans le tome XIII qui traite de la période 1958 à nos jours, si ce n'est une note sur la déconfessionnalisation des syndicats (327). En somme, 35 des 51 pages consacrées à l'histoire religieuse du Québec couvrent la période 1620-1840 et à peine 16 pages rendent compte du renouveau du catholicisme québécois, de la structuration qu'il donne, pour plus d'un siècle, à la culture d'un peuple. Comme rien n'est dit de la période 1960 à nos jours, c'est ailleurs qu'il faudra chercher des éclairages pour comprendre sa déstructuration.

La synthèse ne pouvait non plus donner un récit continu. Écrite à quatre mains et éditée à des dates relativement éloignées les unes des autres, elle porte également l'empreinte de la spécialisation des auteurs et elle repose sur les informations disponibles. Ainsi, la synthèse de la période la plus récente, 1914-1958, fut éditée en 1990. Compte tenu de la production historiographique des deux dernières décennies, c'est considérable. Beaucoup plus à jour, sont les pages sur l'évangélisation des peuples autochtones. Ici, l'auteure œuvre dans le chantier qu'elle a ouvert et qui continue à donner des fruits².

Claude Langlois dit de l'*Histoire du christianisme* qu'elle est vue d'en bas et qu'elle n'est pas assez politique (25). Certes vraie pour l'ensemble de l'œuvre, l'assertion ne s'applique pas à l'histoire du Québec, tant le peuple est absent, tant les dimensions politiques sont prises en compte. À cet égard, une belle intelligence des faits et une écriture alerte de Bernard Plongeront donnent une grande valeur historiographique à son chapitre dans le tome X,

² Dominique Deslandres, *Croire et faire croire. Les missions françaises au XVII^e siècle*, Paris, Fayard, 2003, 633 p.

« *Les défis de la modernité* ». Plus largement, les colonisations française, anglaise et romaine ont, chacune à leur façon, ajouté une teinte au catholicisme québécois. Avec la langue, elles ont façonné l'identité d'un peuple. Doit-on voir dans la déstructuration de l'espace religieux péniblement construit dans le premier tiers du XIX^e siècle, et qui s'accomplit sous nos yeux, un symbole du désenchantement du monde, signifiant par là que la religion ne structure plus la culture ? Grâce aux nouvelles interrogations soulevées dans ce livre, il est possible de se sentir mieux outillé pour approfondir la recherche sur la déchristianisation au Québec.

Jean Roy
Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

Michel Despland, *Comparatisme et christianisme : questions d'histoire et de méthode*, Paris, Budapest, Turin, L'Harmattan, 2002, 196 p. coll. « Religion et sciences humaines. Série Faits religieux et sociétés », 17 E, 30 \$.

M. Despland nous propose un recueil de ses articles révisés sur l'émergence de l'histoire des religions en France. Ces contributions encadrent chronologiquement la période 1830-1848, traitée dans son volume *L'émergence des sciences de la religion. La Monarchie de Juillet : un moment fondateur*, paru en 1999. La première partie, de loin la plus longue, rassemble six textes portant sur la période antérieure à la Monarchie de Juillet et un dernier, faisant office de seconde partie, porte sur les années 1880.

L'auteur poursuit une réflexion générale sur la construction de l'objet d'étude en histoire des religions et prend appui, tout particulièrement, sur le cas français qui ne manque pas de se démarquer des traditions épistémologiques anglo-saxonne et germanique. M. Despland établit des comparaisons fort intéressantes et poursuit le dépoussiérage de certaines oppositions convenues comme Lumières françaises, rationalisme et romantisme allemand, tout particulièrement dans le premier chapitre intitulé *D'où vient la lumière ? De l'Orient ou de l'Occident ?* et le quatrième *Un tournant vers l'herméneutique en France en 1806 ?* L'auteur met en valeur les approches différentes qui marquent la découverte des Amériques et celle des croyances orientales. Le contact direct avec les Amérindiens a favorisé l'émergence de l'ethnologie et la définition de l'identité occidentale par l'Autre ; tandis que la philologie aura permis une découverte des religions orientales, médiatisée par les textes. Le jugement sur les croyances et les pratiques religieuses s'en trouve modifié. Le second texte révèle l'existence de l'herméneutique en France, mais appliquée à l'histoire nationale et à l'histoire de la littérature, à la différence de l'Allemagne qui investit l'approche en histoire des religions.